

VENÉRIE

la chasse aux chiens courants



H. W. G. 1895

Un héros de la Vénerie SANS PEUR CHIEN D'ORDRE

par le comte Henri de Vibraye
dessins de Xavier de Poret

(Suite)



THE LAST STAGE

On chassait parfois dans des régions éloignées, mal connues. Des refuites imprévues, dans des coins de Sologne où on n'allait guère, surprenaient veneurs et chiens. Une année très pluvieuse avait incroyablement agrandi les étangs et multiplié les espaces marécageux et les terrains lourds. Il arrivait alors que Sans Peur, retardé par le poids des ans, ne pouvait traverser assez vite l'une ou l'autre de ces régions fatigantes. On avait beau rameuter : perdu dans les joncs, il n'arrivait pas à rejoindre et il fallait renoncer à l'attendre. Il perdit plusieurs fois la chasse. Revenir à la maison était facile dans les forêts connues ou dans les bois voisins. Mais quand un long débûcher avait emmené tout le monde dans des régions lointaines, il arrivait au pauvre Sans Peur de coucher dehors, au coin d'un bois, après avoir pris pour tout repas des restes de victuailles ramassées dans des ordures auprès d'une ferme, ou une pièce de gibier morte dans un coin... Qu'on était loin des brillantes retraites d'autrefois, de la traversée glorieuse des villages, du retour à Yverchen au son des trompes !

Le marquis, gâté par le succès, voulait faire durer de plus en plus longtemps la saison des chasses. Il arrivait que l'on découplât sans interruption depuis le début d'octobre jusqu'au 1^{er} mai... Sept mois de suite d'un dur travail est beaucoup demander à un chien d'équipage. Les chaleurs d'avril sont parfois épuisantes.

Un jour du mois d'avril 1907, par une chaleur anormale de ce début de printemps, Sans Peur, épuisé de fatigue, s'était couché pendant un défaut, n'en pouvant plus. (A cette époque, on ne chassait plus que des cerfs dont le nombre avait singulièrement augmenté.) Le défaut relevé, la chasse était repartie lentement en «forlongé». Sans Peur, entendant la direction prise, se dit : «Bon ! on va sur Bandaru... Ils n'avancent pas... Je les rattraperai bien...» et il s'étendit encore un peu. Mais le sommeil le surprit. Il dormit longtemps. Quand il se réveilla, la nuit était presque venue et le temps s'était subitement rafraîchi. Le vieux chien, pris d'un frisson, partit d'abord au petit trot pour essayer de se réchauffer. Il fallut bientôt se remettre au pas tant on était fatigué et raidi par ce sommeil dans l'humidité. Plus trace de chiens ni de chevaux. Sans Peur comptait pourtant bien arriver à Bandaru pour la curée. Ce serait près du grand étang. Il prêtait l'oreille. Son nez chercheur lui faisait retrouver parfois des traces de chiens. Mais cela ne donnait aucune ligne précise. En effet, on avait bafouillé. Plusieurs animaux mis debout en fin de journée avaient

achevé ce que le temps trop chaud avait commencé. C'est ce qui explique comment notre pauvre ami rencontrait des voies dans tous les sens. Mais ce qu'il ne pouvait savoir, c'est qu'on avait tristement abandonné la poursuite, sans même sonner la «Rentrée au chenil», fanfare qu'abominait le Marquis.

Aussi, lorsque Sans Peur arriva au grand étang de Bandaru, où, dans son idée aurait dû avoir lieu le bat l'eau final, ne trouva-t-il personne... Et il se trouvait à dix lieues d'Yverchen ! Il lui fallut repartir les pattes bien raides et le ventre creux. Un peu d'eau bue à l'étang avait rafraîchi le vétérinaire, mais où trouver un dîner ? Il errait donc, cherchant à retrouver le chemin du retour, lorsque soudain une sympathique odeur de cuisine l'attira. Il suivit la direction d'où elle venait et aperçut bientôt de la fumée qui semblait s'échapper d'une hutte de charbonnier. C'en était une en effet...

— Tous les charbonniers du pays connaissent l'équipage d'Yverchen, se dit Sans Peur. Celui-ci me donnera bien quelque chose à manger, et il s'approcha.

Se découpant en noir sur un feu qui flambait, une énorme silhouette se détachait. Ce n'était pas un charbonnier. L'homme qui se leva semblait fantastique. Il imposa silence à un grand animal jaunâtre dont le grognement de mauvais augure avait accueilli Sans Peur.

— Tais-toi, Gauloise, fit une voix éraillée, tu vois bien que c'est un camarade, un chien comme toi, non pas comme toi, un monsieur, tandis que tu n'es qu'une vieille peau.

L'homme qui parlait semblait immense. C'est qu'il portait en effet plusieurs vêtements superposés, dont un habit rouge recouvert d'un pardessus mastic. Sa grosse tête était coiffée d'une vieille cape de chasse, celle-ci surmontée à son tour par un vaste chapeau haut de forme gris. Cet être étrange, dont la longue chevelure blanche rejoignait une barbe énorme, blanche également, c'était «Mylord».

Il avait été autrefois, paraît-il, un «gentleman». Le jeu, la boisson, l'avait fait dégringoler jusqu'au rang de clochard. Il errait par le pays, vivant de charités. S'il recevait un peu d'argent, c'était une saoulerie continue jusqu'à ce que cet argent fût épuisé. S'étant fait reconnaître par un vieux sportsman qu'il avait rencontré au temps de sa jeunesse, ce dernier s'était fait son protecteur, lui faisait des cadeaux, lui donnait des vêtements. Ce sportsman, M. Gébé, était de taille gigantesque, avec une longue et belle barbe blanche. On le voyait à tous les laisser courre montant de très grands et superbes chevaux. C'est lui qui avait appelé

le vieux mendiant Mylord (était-ce un sobriquet, rappel d'un temps meilleur) et le nom lui en était resté. Et Mylord avait depuis lors copié —de loin !— la barbe blanche et porté les vêtements sportifs de son bienfaiteur. Bien que de très haute taille, Mylord n'atteignait pas les 1 m. 98 de ce dernier. Aussi, accoutré comme il était, avait-il une étrange silhouette que nous avons essayé de décrire. Voyant un chien d'équipage, le vieux prit un ton de chasse :

— Aou, aou, aou, fit-il, tel un vieux veneur... aou, mon beau...

Et il tendit un bout de viande à Sans Peur. Celui-ci s'approcha sans méfiance croyant avoir affaire à quelqu'un de sa profession. Le vieux lui donna un peu de sa soupe dans une vieille gamelle bosselée. Sans Peur accepta de bon cœur. Mais pendant qu'il mangeait cette maigre pitance, on lui mit prestement autour du cou un collier muni d'une chaîne solide... Sans Peur était prisonnier. Trop fatigué pour essayer de se détacher, ne sachant d'ailleurs où aller, il se résigna et se coucha, attendant les événements.

L'homme n'avait pas l'air méchant. La chienne jaune s'était décidée à faire bon accueil au nouveau venu après que son maître lui eût expliqué de nouveau qu'il fallait le traiter en ami. La nuit était venue très noire maintenant. Tout le monde rentra dans la cahute. C'était une de ces maisonnettes en mottes de terre sur une rustique charpente de perches et de rondins, comme en faisaient dans ce temps-là tous les charbonniers dans les bois. Celle-ci, bien qu'abandonnée faisait encore un abri. C'était toujours mieux que rien... Notre ami fut attaché solidement à l'un des poteaux qui soutenaient l'édifice. Il s'étendit sur la terre battue dans le fond de la hutte et essaya de dormir malgré l'atmosphère empuantie par la crasse de l'homme et de la chienne. L'homme sentait plus fort qu'un sanglier dans sa bauge et la chienne sentait de la bouche comme un homme ! ainsi que disait Henri Heine.

Quelle nuit ! Traversée de souvenirs et de regrets... les camarades, la soupe, le chenil d'Yverchen, Ponrau et tout et tout... l'eau fraîche de la fontaine, la bonne paille propre sur les bancs ! Sans Peur s'endormit pourtant, puisqu'on dit que le sommeil est l'avant-dernier refuge des désespérés. Sommeil coupé d'insomnies pourtant et secoué de cauchemars.

Le lendemain matin, Sans Peur s'éveilla stupéfait de l'endroit où il se trouvait. A la nuit, il n'avait pu distinguer les caractéristiques de cette invraisemblable demeure. Elle semblait une caverne noire sans autre ouverture qu'un trou béant qui, pendant la nuit, avait été bouché par quelques planches. On était au milieu d'un bois où le taillis, coupé l'année d'avant, repoussait malaisément. Pas de chemin, mais des ornières pleines de boue témoignaient que des charrettes chargées avaient passé là. Par places, des touffes de longues herbes jaunes, des bruyères fanées, de rares bouleaux...

Tout cela n'était-il pas un mauvais rêve ? Il fallut au vieux chien un bon moment pour pouvoir se rendre compte de ce qui lui était arrivé. Mais ce ne fut que trop tôt qu'il retrouva la triste réalité. Il se rappela comment la fatigue l'avait obligé, au cours d'une chasse qui ne marchait pas, à se reposer sur l'herbe, comment il n'avait jamais pu rattraper, ni retrouver ses camarades. Il se rappela sa déception en s'apercevant qu'il n'y avait pas de bat-l'eau au grand étang. Il avait pris alors un mauvais chemin qui, serpentant indéfiniment dans des parages inconnus de lui, se perdait dans des taillis humides. C'est là qu'il avait aperçu la cabane et Mylord et la chienne jaune. Quand le grand jour fut venu il se sentit perdu dans le

vaste monde; loin de tous ceux qu'il aimait. Sa fatigue était grande encore, ses pieds échauffés, ses muscles raidis. Fuir ? Mais quelle direction prendre ? Où aller lorsqu'on ne peut marcher qu'avec peine. Et puis on était attaché... comme Samson vaincu. Il était loin le temps où, en deux mouvements il sautait par dessus la haute grille du chenil d'Yverchen... Attendre... En somme ces étrangers sordides ne l'avaient pas mal reçu ; le repas, bien médiocre certes, qu'on lui avait offert, l'avait été de bon cœur. Cette maigre chienne jaune et hirsute, après avoir grogné tout d'abord, s'était vite rendu compte qu'elle avait affaire à un vieux monsieur bien élevé. Elle avait écouté son maître qui lui disait de le traiter en ami.

Sans Peur se remit en rond pour essayer de dormir encore, d'oublier... *To sleep, perchance to dream !* Mais les rêves ne lui apportèrent que les souvenirs confus de temps heureux qui lui firent paraître le réveil plus amer.

Où était-il ? Qu'étaient ces gens, l'homme et la chienne ? Nous avons dit ce qu'était Mylord, mais Sans Peur ne l'avait jamais remarqué. Quant à la chienne, il ne se sentait rien de commun avec cette mégère, même apprivoisée. Une seule chose était certaine : sa condition de prisonnier. Qu'allait-il devenir ? Il se sentait isolé dans un monde inconnu. Le découragement le prit lorsqu'il comprit qu'on faisait des préparatifs de départ. Bizarres préparatifs : une misérable et minuscule carriole allait contenir les pauvres objets qui meublaient, si l'on peut dire, la hutte noire : une marmite, un sac de pommes de terre, deux ou trois ustensiles hétéroclites et à moitié cassés, une vague couverture, des loques informes.

Son nouveau maître (il fallait bien l'appeler ainsi puisqu'on était obligé de le suivre) l'attacha, car ce n'était pas coupler qu'on pouvait dire, à côté de la vieille horreur. Son maître !... Et il fallait lui obéir puisqu'il vous nourrissait, vous abritait. Mais, par Saint-Hubert, quel maître, et quelle compagnie ! Sans Peur ne pouvait pas s'habituer à la puanteur qu'exhalaient à la fois l'homme et la chienne. Il avait horreur de ces loques qui avaient été autrefois un habit rouge, une culotte blanche, un pardessus sportif et des bottes... Les bottes, la gloire du cavalier ! rapetassées d'invraisemblable manière, les semelles rattachées par des ficelles, dont le haut évasé, déchiré, recevait cette feue culotte qui ne possédait plus un seul bouton. Et pourtant ces bottes montraient encore des revers. (C'est le cas de dire qu'elles en avaient eus !) Notre ami ne comprenait rien à cet ensemble ou plutôt à cette accumulation de disparates qui jusqu'à la double coiffure, cape de velours et haut de forme gris, étaient des souvenirs de vénerie. Ce n'était pourtant pas un «de ces Messieurs» que cet homme à longue barbe blanche. L'odeur seule suffisait à indiquer le contraire. L'odeur du trimardeur, qui, à quatre pas offense l'odorat humain, quelles sensations pénibles elle doit faire naître chez un chien dont l'odorat subtil discerne toutes les nuances ! Les ordures qui ne répugnent pas à un chien ont quelque chose de naturel. Ici, au contraire, on était dans une puanteur qu'on aurait pu qualifier de surnaturelle...

Nous n'avons pas décrit le véhicule dont il a été question. C'était une toute petite carriole basse avec de minuscules brancards comme Sans Peur n'en avait jamais vu. A sa grande surprise, l'homme mit à la chienne jaune une sorte de harnais et l'attela, tandis qu'il accrochait Sans Peur à côté d'elle après avoir fabriqué pour lui aussi une sorte de bricole à corde, ressemblant à un «trait» de limier.

Et l'on se mit en route vers une direction inconnue.

On marcha lentement, mais pendant longtemps. Le vieil homme savait apparemment où il allait. Des bois, des champs, d'autres bois, enfin quelques maisons. On croisa un jeune paysan qui menait une charrette tirée par un cheval dont la couleur rappelait celle des terres environnantes. Il s'arrêta et c'est ainsi que Sans Peur apprit le nom de son nouveau propriétaire.

— Bonjour, Mylord, fit le jeune homme, comment ça va ? Toujours en promenade alors ? Tiens, vous avez trouvé un nouveau camarade pour Gauloise ! Je ne vous connaissais pas ce grand chien. Mais c'est un chien d'équipage...

— Oui, répondit Mylord de sa voix sourde, c'est un cadeau que m'a fait la vannerie (pour vénerie). C'est pour aider Gauloise à tirer ma voiture... Je l'appelle Chasseur...

L'homme à la charrette continua son chemin. Mylord poursuivit sa route. A la nuit, il s'arrêta pour s'abriter dans la grange abandonnée d'une ferme en ruine. On tira de la carriole quelques restes de viande, de pain et de fromage. Le vieux, assis sur une poutre cassée, fit du feu sur quatre pierres formant foyer. Il y prépara son repas dont les restes (?) firent celui des chiens. L'eau d'une mare fit leur boisson... Maigre chère, triste boisson. Quant à Mylord, il portait en bandoulière un bidon d'où il tira quelques gorgées sentant fort. Puis on s'installa comme on put pour la nuit. Il ne faisait heureusement pas froid, : avril bien qu'humide, était doux.

On repartit le lendemain. Les jours suivirent les jours. On s'éloignait vers le Levant dans une direction qui parut à Sans Peur à l'opposé de celle d'Yverchen. On s'arrêta à des heures imprévues ; la durée des marches était inégale. Au bout de quelque temps, notre ami s'aperçut que, sans s'en être rendu compte, il s'était mis à tirer par son collier à côté de la chienne. Il songea : «Moi qui suis sorti de Naudechay, qui ai fait la gloire d'Yverchen, tirer une carriole de trimardeur... Mais il faut bien vivre, même quand on est prisonnier.»

Quand on allait traverser un village, Mylord arrêtait toujours son attelage et, muni d'une mystérieuse bouteille, disparaissait dans un caboulot d'où il ressortait longtemps après, très gai et expansif, chantant parfois. La bouteille servait à remplir le bidon qu'il portait en bandoulière et dont il ne se séparait jamais. Car, si on s'arrêtait toujours dans un endroit où il y avait de l'eau, lui n'en buvait jamais.

A défaut de cabaret, Mylord trouvait toujours des amis pour lui donner à boire un coup et lui remplir au moins son bidon. Son étrange équipage était connu partout où il passait et l'on savait que Mylord n'avait jamais rien volé. Mais Sans Peur, me direz-vous ? En effet, Sans Peur ? Il considérait qu'il l'avait trouvé et

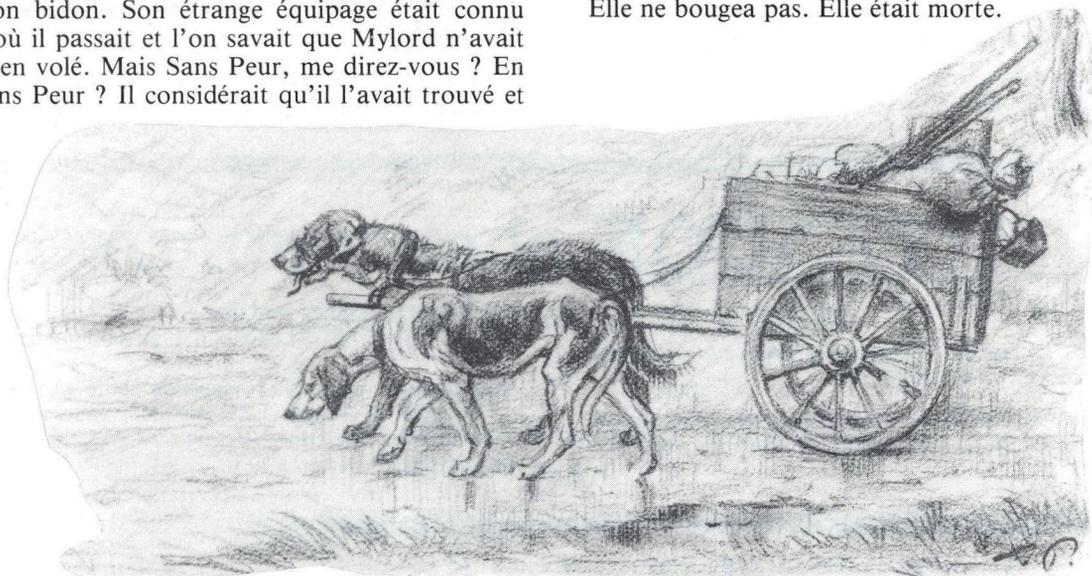
qu'il lui avait rendu service en lui donnant à manger. La morale des chemineaux n'est pas tout à fait la même que celle des autres hommes...

Mylord, du temps où il était moins vieux, rendait souvent de petits services là où il passait et donnait volontiers un coup de main pour les différents travaux de la campagne. On le récompensait alors par un bon repas et quelque argent. Maintenant, disait-il, il était à la retraite.

Ses itinéraires étaient réguliers et suivaient les saisons. Celui de printemps l'emmenait vers le Berri où il passait l'été, comme celui d'automne le ramenait en Sologne. Y avait-il là un souvenir du veneur qu'il avait peut-être été ? Seul le vieux M. Gébé eût pu le dire. Mylord retrouvait tous les ans la route du château de ce dernier. Il y recevait toujours un accueil charitable, du ravitaillement, des vêtements de veneur (il n'aimait que ceux-là) et un gîte pour la nuit. Une nuit seulement, car il ne couchait que bien rarement plus d'une nuit dans le même endroit. (On a des principes !) A moins pourtant que sous le coup de la boisson, il ne restât dans un état d'hébétéude plusieurs jours et plusieurs nuits de suite. Ces périodes d'abrutissement expliquaient comment les vêtements, qu'on lui donnait propres, devenaient en peu de temps d'innommables loques. Ils macéraient, si l'on peut dire, dans le fond de la carriole, sous prétexte d'attendre que les plus anciens fussent usés, et ceux-ci n'étaient abandonnés qu'en loques, de sorte que les autres sortaient de leur stockage déjà salis et déchirés.

Sans Peur faisait d'amères réflexions sur la grandeur et la décadence des hommes... et des chiens. Ces observations ne le consolait d'ailleurs pas. L'été passa ; l'automne vint. On changea bientôt de direction et, par un circuit probablement traditionnel, on reprit le chemin de la chère Sologne. Les forêts, les champs, les routes mêmes semblaient plus familières à mesure qu'on s'en rapprochait. Combien les odeurs étaient plus sympathiques ! On traversait des bois où le vieux chien retrouvait les impressions des chasses passées. Parfois le passage récent de grands animaux, de sangliers, de chevreuils le faisaient trembler d'émotion ! Mais il n'était pas libre. Ce collier, cette carriole qu'il traînait maintenant au moins autant que la vieille Gauloise, le retenaient...

Vinrent les premières gelées. Un matin, après une nuit glaciale passée dans une cabane défoncée, au milieu des bois, Gauloise resta roulée sur elle-même sans vouloir bouger. Sans Peur humait une odeur suspecte. Mylord appela la chienne et vint la secouer un peu. Elle ne bougea pas. Elle était morte.



— Pauvre vieille camarade, dit l'homme en essuyant une larme. C'était une bonne chienne. Bientôt dix ans que je l'ai trouvée... Et fidèle ! Tiens, Chasseur, tu vas la remplacer. T'as l'habitude du collier. Grand comme tu es, tu tireras bien tout seul ma petite voiture. Les brancards seront-ils seulement assez longs. Oui... ça marchera.

On ne pouvait pas laisser là le cadavre de la pauvre chienne. L'homme creusa une vague fosse dans la bruyère. Il y déposa Gauloise, rejeta quelques pelletées de terre et recouvrit le tout d'épines. Puis on partit.

Sans Peur fut affublé de la bricole de la défunte. On allongea avec des bouts de ficelle les traits et la dossière et voilà notre noble chien transformé en limonier d'un étrange véhicule. Allait-il terminer ses jours en compagnie d'un trimardeur ? Quelle perspective avec les souvenirs qu'il avait !

*Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.*

(à suivre)

(Publié avec l'aimable autorisation des descendants du comte Henri de Vibraye).

PETITES ANNONCES

- Collectionneur vend du baron de Vaux : l'Armorial de la Vénerie. Les Grands Veneurs de France. Suivis d'une étude sur les principaux équipages de l'étranger, précédés du déduit du roi Jean par son Altesse Monseigneur le duc d'Aumale. Lettre de la duchesse d'Uzès, préface du comte de Chabot. Première partie (seule parue). 20 aquarelles par Condamy, Jazet, de Penne, P. Tavernier. 108 illustrations par Acros, comte de Clermont-Gallerande, Delort, Gridel, Jeannot, Pille, Princeteau, etc. Éd. J. Rothschild, 1895. In-folio oblong, en ff., sous portefeuille illustré. Bon état. Faire offre. Tél. (3) 473.97.98 le soir.
- Cède plus offrant collection complète Vénerie nouvelle série n° 1 à 68. Écrire revue n° 71-1.
- Vends très belle collection de cartes postales de chasse à courre. 1 200 cartes classées, 70 équipages. Écrire revue n° 71-2.
- Vends remorque pouvant contenir 10 chiens, 55 cm maxi. E. Richard. Tél. (85) 49.20.65 après 21 h.
- France Bois Logis, Antoine Roze, estimations-ventes, vend : sud Nantes demeure XVIII^e 2 ha 50, et autres propriétés dans l'ouest. 1 rue Videment. 44000 Nantes. Tél. (40) 48.09.44 ou (43) 56.60.40.
- Vends très belle trompe légère Millien avec guirlande en cuivre rouge. Tél. (84) 73.02.21 après 20 h.
- Vends harriers adultes et chiots. A. Brun. Tél. (56) 82.28.13.
- Achète trompe Dampierre. Stehnac; Tél. (1) 827.98.27
- Équipage lièvre, Vendée, cède anglo-français un et deux ans. Tél. (51) 90.62.43 le soir.
- H. 29 ans, célibataire, recherche emploi valet de chiens ou palfrenier. Écrire revue n° 71-4.
- Achète chienne poitevin français tricolore, voie unique sanglier, ou chiotte même origine. M. Sauvage. Tél. (93) 96.58.64
- Recherche emploi palfrenier. Brigitte Vitry. Tél. (80) 31.33.38
- Société de Conseillers de Direction, dirigée par un membre de la Société de Vénerie, recherche pour son bureau de Paris (Champs-Élysées) une secrétaire pouvant assister les consultants dans leurs missions de recherches. Écrire Jean de Chaignon, 12 quai de Serbie. 69006 Lyon.
- Achète anciens numéros de vénerie (N° 1 à 49, de 1966 à 1978). Tél. (77) 65.86.64.
- Cherche Ariégeois, petits Gascons Saintongeois, 2 à 3 ans maximum. Extra renard, refusant tout autre gibier. Tél. (77) 65.86.64.
- Lieutenant de Louveterie recherche possibilité de faire chasser quelques chiens créancés dans la voie du grand gibier, région Haute-Vienne. Disposé à étudier et accepter toute participation honnête, au surplus sans fusil et sans intérêt de viande. Écrire revue n° 71-5.
- Recherche chiennes adultes et chiots Français blanc et noir, bonnes origines. M. Thouvenin. Tél. (49) 56.67.32 après 20 h.
- Recherche palfrenier. Équipage Piqu'Avant Sologne. Tél. (48) 75.24.45
- Vends 20 chiens Français tricolores. Équipage Piqu'Avant Sologne. Tél. (48) 75.24.45.
- Recherche bonne occasion bottes de vénerie p. 45. Écrire revue n° 71-6.
- Vends excédent chiens tricolores créancés cerf. Écrire revue n° 71-7.
- Achète bon cheval de chasse selle français, entre 8 et 10 ans. Tél. (33) 51.23.84 aux heures de bureau.
- Équipage vend anglo-français de petite vénerie tricolores, blancs et orange, LOF, tatoués, vaccinés, origine, très chasseurs. M. Daniel Radenac, AFPA. 22600 Loudéac. Tél. (96) 28.05.14 après 19 h.
- Recherche chiots, mâles et femelles, Foxhounds, de race pure. M. Y. Le Carboulec, Pileau. 22640 Plénée-Jugon.